

ANNA, SOROR... OU LE "PLAISIR DU TEXTE" : UNE LECTURE DE MARGUERITE YOURCENAR

par Martine GANTREL (Smith College, USA)

Anna, soror... est une nouvelle dont le premier brouillon remonte à 1925. Publiée pour la première fois en 1933 sous le titre *D'après Greco*, elle a fait l'objet de remaniements en 1981 à l'occasion desquels elle a reçu son titre actuel. Par son cadre, l'Italie du Sud et la Flandre à la fin du seizième siècle, *Anna, soror...* évoque déjà une époque et des lieux auquel les projets historiques ou autobiographiques de Yourcenar la feront souvent revenir. Par son thème – une histoire d'amour impossible, en l'occurrence un amour incestueux entre un frère et une sœur – elle s'apparente à d'autres écrits de jeunesse où le motif central est l'impossibilité de l'amour, comme dans *Alexis* ou *Le Coup de grâce*. Pourtant, si elle n'a pas l'ampleur ni la portée historique des grands romans de l'écrivain, cette nouvelle au rythme saccadé et parfois rageur est assez singulière pour qu'on s'y arrête. D'abord, la postface dont Yourcenar fait suivre *Anna, soror...* en 1981, souligne la place privilégiée de ce texte dans la généalogie de l'écrivain. *Anna, soror...* y est présenté comme un texte-miroir, emblématique de la vocation littéraire de Yourcenar. Même s'il s'agit ici, comme il est possible, d'une illusion rétrospective, la prédilection avouée de l'auteur pour ce texte n'en est pas moins significative. D'autre part, l'histoire racontée dans *Anna, soror...* est à tout point de vue insolite, moins d'ailleurs parce qu'il s'agit d'un inceste entre un frère et une sœur, que par la façon dont cet amour est présenté et vécu par les personnages. Nulle part ailleurs chez Yourcenar trouve-t-on une représentation du désir qui donne lieu à d'aussi violents combats intérieurs ni qui soit salué par une plus glorieuse et plus sacrilège victoire : c'est en effet du Vendredi saint au Lundi de Pâques, en pleine Semaine sainte, qu'a lieu l'union charnelle entre Anna et Miguel. Nulle part ailleurs non plus trouve-t-on une représentation d'un amour total et absolu comme celui que connaissent les héros d'*Anna, soror...* Or, c'est précisément parce qu'elle atteint une dimension glorieuse et quasi-mystique que la relation amoureuse permet dans *Anna, soror...* de représenter cette autre alchimie amoureuse qu'est l'alchimie de

l'écriture, c'est-à-dire le rapport entre un écrivain et ses personnages. Parallélisme d'autant plus intéressant qu'il renvoie à la question, longuement débattue, de la place du féminin chez un auteur à qui on a souvent reproché de négliger la femme. Or, c'est précisément dans *Anna, soror...*, là où l'oblitération du féminin est le plus à vif et sa mise en scène la plus flagrante, que se trouve, à mon avis, la représentation symbolique la plus convaincante de la place que Yourcenar réserve au féminin dans le rite du passage à l'écriture et dans les constellations signifiantes de son imaginaire.

I

En général, comme l'a déjà très bien montré Colette Gaudin, la fonction généalogique et explicative des paratextes dont Yourcenar accompagne presque systématiquement la réédition de ses textes contribue moins à rapprocher qu'à séparer l'œuvre et son auteur, Yourcenar écrivain et Yourcenar lectrice, les versions successives d'un texte et le résultat fini^[1]. En ce sens, qu'elle soit préface ou postface, la notice, parce qu'elle mesure les changements que le temps apporte au style, aux opinions, aux préférences de l'écrivain, marque en général le refus ou l'impossibilité de la coïncidence. Or, avec *Anna, soror...*, c'est l'inverse qui se produit. Au moment de rééditer sa nouvelle et de lui donner son titre actuel – lequel évoque bien sûr le célèbre “Anne, ma sœur Anne, ne vois-tu rien venir ?” du conte de Perrault, ainsi que l'apostrophe de Didon à sa sœur au début du chant IV de *L'Énéide*, avant d'être tout simplement les premiers mots de l'épithaphe qu'Anna fait inscrire sur le tombeau de son frère –, ce qui frappe l'auteur, comme en témoigne la postface qu'elle écrit à cette occasion, c'est de ne pas sentir de distance entre elle et son texte. Au lieu de déployer la rhétorique habituelle et distanciatrice de la généalogie et de la glose, la postface d'*Anna, soror...* arbore celle, tout à fait insolite, de la permanence, de la reconnaissance de soi dans soi, et du nivellement des différences. Les modifications de 1981 sont réduites par Yourcenar à presque rien : “Contrairement aux deux autres nouvelles qui la suivent, “Anna, soror...” reproduit dans sa quasi-intégralité le texte de 1935, lui-même presque identique au récit écrit en 1925 par une jeune femme de vingt-deux ans”

[1] Colette GAUDIN, “Marguerite Yourcenar's Prefaces : Genesis as Self-Effacement”, *Studies in Twentieth Century Literature* (Vol. 10, number 1, Fall 1985), p. 31-55.